

The Seasons d'Édouard Lock

Guylaine Massoutre

Numéro 259, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84985ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Massoutre, G. (2017). Compte rendu de [*The Seasons* d'Édouard Lock]. *Spirale*, (259), 13–14.

Nocturne brésilien

Par Guylaine Massoutre

THE SEASONS

Chorégraphie d'Édouard Lock *



« Le théâtre n'a rien à faire avec le paraître – et tout avec l'apparaître. [...] c'est apparaître au-devant de ce qui n'est pas, au-devant du fond noyé où tout est à la fois mythe obscur, machinerie touffue, individualités désordonnées de tous ceux qui font le spectacle, et derrière encore, l'institution, l'opinion, et l'État », écrivait Jean-Luc Nancy dans son récent *Journal des Phéniciennes*, paru en 2015. Idée originale, cette capture du public par le fond noir plutôt que par la scène renvoie à un espace sensoriel élargi et composite, instable, multidirectionnel, politique et psychique, refusant la clôture du lieu théâtral sur lui-même. L'« *opsis* », pour Nancy, serait la lecture et l'écriture qui surgissent, lors d'une représentation scénique, en tant qu'effet renvoyé du fond-écran sur le public. L'événement a lieu en chacun, devenu à son tour miroir sans tain, d'un abysse à l'autre.

Cet *opsis* décrit l'expérience de *Seasons*, d'Édouard Lock. Il s'agit d'une pièce pour 12 interprètes, d'une durée de 50 minutes, que dansait la compagnie brésilienne dont Lock était l'invité. On sait le chorégraphe québécois sans compagnie attirée depuis 2015. Présentée en première partie de la soirée, cette nouvelle

pièce, avec son horizon d'attente chargé, possédait bien une nature d'événement à double fond : celui de toute scène – ici juste assez obscure pour qu'on y image des musiciens –, et celui d'espace collectif où le passé d'une œuvre – signée à la fois par Lock et par les divers artistes qui y ont contribué – s'est inscrit.

Or c'est à la liberté en fuite de cette légende, ruiniforme mais internationalisée, de la danse contemporaine qu'est Lock que nous avons assisté. Depuis *Amelia* (2002), et ensuite dans *Amjad* (2007) et *New Work* (2011), le chorégraphe n'a pas lâché d'un pouce sa fascination et sa recherche d'incorporation/expression fine et rapide, son esthétique ascétique, masculine et martiale, faite de minuscules mouvements surgissant à toute volée, rapidissimes, qui ont fait sa renommée. Sa danse décline des tours virtuoses, dans une perfection d'exécution des lignes obliques, horizontales et verticales qui évoquent le cubisme, mais dont l'esthétique, en raison des vortex et du corps à corps intense, interpelle plutôt la tridimensionnalité concrète du vivant. Toutefois nul thème, nul personnage ne sont nécessaires à la danse. Par la répétition de figures héroïques du mouvement, le corps fractionné de

l'interprète redevient lisible. Et quand survient le moment de marche et de relâchement, celui-ci dissout alors son art dans un espace scénique vide, dépris d'intensité.

Dans *The Seasons*, la mythologie du couple, hiératique ou électrique, unisexe ou pas, ses mouvements d'ensemble jazzés et ses codes de signes faits pour un langage onirique et kabbalistique inventé n'ont pas seulement héroïsé le duo et magnifié le corps féminin. Le *duende* espagnol – propre au flamenco – de ces danseurs moulés de noir dans des costumes signés Vandal et Lock ainsi que le ballet des éclairages de Lock se déclinent sur des phrases musicales répétitives, excitant le mouvement scénique et les nerfs du public. Rien d'espagnol dans la refonte des *Saisons* de Vivaldi par Gavin Bryars : beaucoup de silence et la mise en relief de la répétition du motif musical, décanté, abstrait.

Si bien qu'il y a un *opsis* à la fois prévisible et unique dans ce *remake* en quelque sorte inédit : c'est un avant l'histoire de ces *Seasons* et un moment présent, donné en spectacle, insoutenable. Partout où il est invité, Lock dirige ses interprètes avec cette mise en résonance dramatique et perfectionniste qui épuise *in situ* l'écriture chorégraphique et arrache une intensité artistique à la reprise de Vivaldi : un battement organique et musical, une instrumentalisation des corps dans une visée rythmique propres aux instruments de percussion.

Ce n'est pas tout. Ces interprètes brésiliens, des hommes surtout, font valoir leur séduction et leur musculature, plus libres depuis que la rue

- le hip-hop notamment - est entrée dans l'imaginaire du chorégraphe. À cette signature singulièrement expressionniste s'ajoute un écho du cinéma de Fritz Lang, cinéaste qui paraît l'avoir souvent accompagné.

Séduction, induction

Face à l'horizon sombre, une conscience suraiguë du néant atteint le spectateur : des archétypes surgissent et s'agitent devant lui. Ce n'est pas nouveau. Lock a mis des hommes sur pointes, étiré de minuscules danseuses avec une force et dans des formes uniques. Il a marié le rock'n'roll et le classicisme, a été postmoderne quand celui-ci n'était pas encore dansé. Il a inspiré quantité de créateurs internationaux et gagné une juste notoriété. Effet de la cause, il a fait danser des combats. Même hors de sa compagnie, sa créativité demeure. Dans *The Seasons*, il tire parti de l'illusion déroutante du noir : à marier cette beauté tragique qu'on lui connaît, il fait surgir une représentation en creux de la société de même qu'il fait surgir le dispositif du cadre, sans que la danse s'éteigne.

Dans la scénographie somptueuse d'Armand Vaillancourt, le décor se devine, dramatique, à peine visible dans le noir. Encadrée d'une grande structure sculptée - mi-grands arbres amazoniens, mi-piliers de temples amérindiens -, la pièce, créée à Campinas, au Brésil, en 2014, possède un caractère fantastique, initiatique et angoissant. La musique participe par un lointain écho opératique à ce ton mélancolique qui nimbe toute la pièce. Les lignes de lumière y découpent des ossatures, des muscles. La beauté lisse et compacte des torsos - ici, une épaule sculptée ; là, un plexus rayonnant ou une partie d'abdomen ou un bras - fait illusion, irrésistiblement sacrificielle.

Cet homme morcelé, empreint de beauté, nous rassemble dans l'*opsis* que Jean-Luc Nancy décrit ailleurs - dans *L'équivalence des catastrophes (après Fukushima)* - en parlant de la mutation en cours des ordres symboliques. Ce qui survient en

tant que crise politique se voit également dans les arts, où la représentation esthétique est elle aussi en transformation : « *Les valeurs, les signes, les enjeux de ce qu'on nomme "vie" et "mort", "individu" et "communauté", "Dieu" et "homme", "histoire" et "espace", "exception" et "banalité" se trouvent dans un état particulièrement brouillé, voire chaotique à l'intérieur de la société dite "développée", aussi bien qu'à l'échelle des mêlées et des complexités mondiales. S'agit-il de "gouverner"? Mais de gouverner quoi? Un système bancaire, des entreprises supranationales? Un État? De quel type? S'agit-il au contraire de penser ce que c'est qu'être-en-commun lorsque ni Dieu ni maître ne nous donnent la raison de cet "être"? Alors, il s'agit de plus que de "politique", si ce mot ne peut plus désigner l'"espace public" que pouvait représenter la cité grecque pour ses citoyens, hommes "libres" distingués de leurs esclaves, des femmes et des étrangers.* » La danse de Lock a toujours emprunté largement aux gestes sociaux. Dans l'espace de son public, les questions collectives résonnent à même ce que l'on voit : une schématisation portée à l'incandescence de la danse, où l'individu est un être sans Dieu ni maître - et les deux par instants.

L'*opsis* n'est pas une stase ni une pause, mais un pur moment de contact entre des corps distants, de l'ordre d'une capture. Lock vous saisit, à moins que ce ne soit vous qui saisissiez son esthétique urbaine, ces mouvements naturels entre désir et hésitation, ces microperceptions du cerveau que les interprètes amplifient, tandis que, à leur insu, un langage corporel donne à lire le monde. Mais les noirs de Lock, plus travaillés que jamais, épaississent le mystère. Chorégraphe, photographe et vidéaste, il privilégie dans *The Seasons* une *mimesis* de traque, de bombardement de rayons silencieux, de prélèvement d'organes et de perfection publicitaire. Les effets de grossissement, la scansion étourdissante de plans coupés qui dirigent vos yeux sans aucun repos, ajoutent au montage visuel un aspect de

corps vivants sans visage. À votre tour, vous voici prisonniers de l'*opsis*.

Corps transis

Benjamin Delmotte, dans *Le visible et l'intouchable* (2016), écrit à propos de Giacometti qu'il faut se défaire de la vision pour voir l'homme qui marche dans ses sculptures. Issu du transitivity de la vision selon Merleau-Ponty, ce point de vue sensoriel, qui fait intervenir autre chose que la vue dans la perception, insiste sur l'idée d'une « conversation » avec la profondeur spatiale. Si le philosophe pensait que « *la vision est suspendue au mouvement* », il semble juste, pour décrire l'émotion esthétique qui s'empare de tous à l'expérience de ces *Seasons*, de comparer l'angoisse qui se présente à une chair qui s'enroulerait autour de nous alors que la « palpation » du regard nous entraîne, sans que ni la présence ni l'extase, mais la hantise d'une collectivité interreliée et désarrimée, nous retiennent.

Ces hommes qui dansent font plus qu'un paysage. Sur cette scène noire, à l'autre bout du théâtre de caractères où des personnages spectraux nous interpelleraient par un flux de langage, il y aurait *The Seasons* de Lock, un univers battu, cru, sexué, conduit à la baguette, où le tempo remplace le temps et propose une danse lyrique et urbaine, terrible et caressante, enragée et tendre, une chorale de corps distribués pour servir la flamboyance d'un peuple, d'une époque, d'un style, d'une vitalité. Lock a choisi sa place, l'ombre, pour mettre le public entre ses danseurs et lui. De quel côté est la scène ? D'où viendra la lumière ? Autant se demander si *The Seasons* est crépuscule vespéral ou matinal. Pour l'heure, c'est un passage en mineur entre les demi-tons du jour. La tristesse qui en émane tient à ce que le créateur invisible nous inclut dans ce cérémonial implacable de découpage du jour. ■

* *THE SEASONS*. Chorégraphie d'Édouard Lock. Programme conjoint avec Nacho Duato (*Gnawa*) et Jomar Mesquita (*Mamihlapinatapai*). Compagnie São Paulo Companhia de Dança. Présenté par Danse Danse, au théâtre Maisonneuve, à Montréal, du 28 au 30 avril 2016.